

The Project Gutenberg EBook of Le Lutrín, by Boileau
[Nicolas Boileau-Despreaux]
#1 in our series by Boileau [Nicolas Boileau-Despreaux]

Copyright laws are changing all over the world. Be sure to check the
copyright laws for your country before downloading or redistributing
this or any other Project Gutenberg eBook.

This header should be the first thing seen when viewing this Project
Gutenberg file. Please do not remove it. Do not change or edit the
header without written permission.

Please read the "legal small print," and other information about the
eBook and Project Gutenberg at the bottom of this file. Included is
important information about your specific rights and restrictions in
how the file may be used. You can also find out about how to make a
donation to Project Gutenberg, and how to get involved.

****Welcome To The World of Free Plain Vanilla Electronic Texts****

****eBooks Readable By Both Humans and By Computers, Since 1971****

*******These eBooks Were Prepared By Thousands of Volunteers!*******

Title: Le Lutrín

Author: Boileau [Nicolas Boileau-Despreaux]

Release Date: May, 2004 [EBook #5158]
[Yes, we are more than one year ahead of schedule]
[This file was first posted on May 16, 2002]

Edition: 10

Language: French

Character set encoding: ASCII

***** START OF THE PROJECT GUTENBERG EBOOK, LE LUTRIN *****

This eBook was produced by Christian SCHERER <scherer@paris.ensmp.fr>,
and prepared for PG by Laurent Le Guillou <leguillou.laurent@free.fr>.

Title: Le Lutrín

Language: French

Encoding: ISO-8859-1

Source:

Nicolas Boileau-Despreaux (1636-1711),
"Oeuvres Completes de Boileau-Despreaux,
Nouvelle edition, Accompagnee de notes pour l'intelligence du texte,
et precedee d'une notice historique sur la vie et les ecrits de l'auteur,
Avec gravures"
Paris, B. Renault et Cie, Libraires-Editeurs, 8, rue Larrey,
1858.

[Text encoding is iso-8859-1.]

LE LUTRIN

Poeme heroi-comique

CHANT PREMIER

Je chante les combats, et ce prelat terrible
Qui par ses longs travaux et sa force invincible,
Dans une illustre eglise exerçant son grand coeur,
Fit placer a la fin un lutrin dans le choeur.
C'est en vain que le chantre, abusant d'un faux titre,
Deux fois l'en fit oter par les mains du chapitre :
Ce prelat, sur le banc de son rival altier
Deux fois le reportant, l'en couvrit tout entier.

Muse redis-mois donc quelle ardeur de vengeance
De ces hommes sacres rompit l'intelligence,
Et troubla si longtemps deux celebres rivaux.
Tant de fiel entre-t-il dans l'ame des devots !

Et toi, fameux heros, dont la sage entremise
De ce schisme naissant debarrassa l'Eglise,
Viens d'un regard heureux animer mon projet,
Et garde-toi de rire en ce grave sujet.

Paris voyait fleurir son antique chapelle :
Ses chanoines vermeils et brillants de sante

S'engraissaient d'une longue et sainte oisivete ;
Sans sortir de leurs lits plus doux que des hermines,
Ces pieux faineants faisaient chanter matines,
Veillaient a bien diner, et laissaient en leur lieu
A des chantres gages le soin de louer Dieu :
Quand la Discorde, encore toute noire de crimes,
Sortant des Cordeliers pour aller aux Minimes,
Avec cet air hideux qui fait fremir la Paix,
S'arreter pres d'un arbre au pied de son palais,
La, d'un oeil attentif contemplant son empire,
A l'aspect du tumulte elle-meme s'admire.
Elle y voit par le coche et d'Evreux et du Mans
Accourir a grand flots ses fideles Normands :
Elle y voit aborder le marquis, la comtesse,
Le bourgeois, le manant, le clerge, la noblesse ;
Et partout des plaideurs les escadrons epars
Faire autour de Themis flotter ses etendards.
Mais une eglise seule a ses yeux immobile
Garde au sein du tumulte une assiette tranquille.
Elle seule la brave ; elle seule aux proces
De ses paisibles murs veut defendre l'acces.
La Discorde, a l'aspect d'un calme qui l'offense,
Fait siffler ses serpents, s'excite a la vengeance
Sa bouche se remplit d'un poison odieux,
Et de longs traits de feu lui sortent par les yeux.

Quoi ! dit-elle d'un ton qui fit trembler les vitres,
J'aurai pu jusqu'ici brouiller tous les chapitres,
Diviser Cordeliers, Carmes et Celestins ;
J'aurai fait soutenir un siege aux Augustins :
Et cette eglise seule, a mes ordres rebelle,
Nourrira dans son sein une paix eternelle !
Suis-je donc la Discorde ? et, parmi les mortels,
Qui voudra desormais encenser mes autels ?

A ces mots, d'un bonnet couvrant sa tete enorme,
Elle prend d'un vieux chantre et la taille et la forme :
Elle peint de bourgeons son visage guerrier,
Et s'en va de ce pas trouver le tresorier.

Dans le reduit obscur d'une alcove enfoncee
S'eleve un lit de plume a grand frais amasee :
Quatre rideaux pompeux, par un double contour,
En defendent l'entree a la clarte du jour.
La, parmi les douceurs d'un tranquille silence,
Regne sur le duvet une heureuse indolence :
C'est que le prelat, muni d'un dejeuner,
Dormant d'un leger somme, attendait le diner.
La jeunesse en sa fleur brille sur son visage :
Son menton sur son sein descend a double etage ;
Et son corps ramasse dans sa courte grosseur
Fait gemir les coussins sous sa molle epaisseur.

La deesse en entrant, qui voit la nappe mise,
Admire un si bel ordre, et reconnaît l'Église :
Et, marchant a grand pas vers le lieu du repos,
Au prelat sommeillant elle adresse ces mots :

Tu dors, Prelat, tu dors, et la haut a ta place
Le chantre aux yeux du choeur etale son audace,
Chante les oremus, fait des processions,
Et repand a grands flots les benedictions.
Tu dors ! Attends-tu donc que, sans bulle et sans titre,
Il te ravisse encore le rochet et la mitre ?
Sort de ce lit oiseux qui te tient attache,
Et renonce au repos, ou bien a l'eveche.

Elle dit, et, du vent de sa bouche profane,
Lui souffle avec ces mots l'ardeur de la chicane.
Le prelat se reveille, et, plein d'emotion,
Lui donne toutefois la benediction.

Tel qu'on voit un taureau qu'une guepe en furie
A pique dans les flancs aux depens de sa vie ;
Le superbe animal, agite de tourments,
Exhale sa douleur en longs mugissements ;
Tel le fougueux prelat, que ce songe epouvante,
Querelle en se levant et laquais et servante ;
Et, d'un juste courroux rallumant sa vigueur,
Meme avant le diner, parle d'aller au choeur.
Le prudent Gilotin, son aumonier fidele,
En vain par ses conseils sagement le rappelle ;
Lui montre le peril ; que midi va sonner ;
Qu'il va faire, s'il sort, refroidir le diner.

Quelle fureur, dit-il, quel aveugle caprice,
Quand le diner est pret, vous appelle a l'office ?
De votre dignite soutenez mieux l'eclat :
Est-ce pour travailler que vous etes prelat ?
A quoi bon ce degout et ce zele inutile ?
Est-il donc pour jeuner quatre-temps ou vigile ?
reprenez vos esprits et souvenez-vous bien
Qu'un diner rechauffe ne valut jamais rien.

Ainsi dit Gilotin ; et ce ministre sage
Sur table, au meme instant, fit servir le potage.
Le prelat voit la soupe, et plein d'un saint respect,
Demeure quelque temps muet a cet aspect.
Il cede, dine enfin : mais, toujours plus farouche,
Les morceaux trop hates se pressent dans sa bouche.
Gilotin en fremit, et, sortant de fureur,
Chez tous ses partisans va semer la terreur.
On voit courir chez lui leurs troupes eperdues,
Comme l'on voit marcher les bataillons de grues
Quand le Pygmee altier, redoublant ses efforts,
De l'Hebre ou du Styrron vient d'occuper les bords.

A l'aspect imprevu de leur foule agreable,
Le prelat radouci veut se lever de table :
La couleur lui renait, sa voix change de ton ;
Il fait par Gilotin rapporter un jambon.
Lui-meme le premier pour honorer la troupe,
D'un vin pur et vermeil il fait remplir sa coupe ;
Il l'avale d'un trait : et chacun l'imitant,
La cruche au large ventre est vide en un instant.
Sitot que du nectar la troupe est abreuee,
On dessert : et soudain, la nappe etant levee,
Le prelat, d'une voix conforme a son malheur,
Leur confie en ces mots sa trop juste douleur :

Illustres compagnons de mes longues fatigues,
Qui m'avez soutenu par vos pieuses liguees,
Et par qui, maitre enfin d'un chapitre insense,
Seul a Magnificat je me vois encense ;
Souffrirez-vous toujours qu'un orgueilleux m'outrage ;
Que le chantre a vos yeux detruise votre ouvrage,
Usurpe tous mes droits, et s'egalant a moi,
Donne a votre lutrin et le ton et la loi ?
Ce matin meme encore, ce n'est point un mensonge,
Une divinite me l'a fait voir en songe :
L'insolent s'emparant du fruit de mes travaux,
A prononce pour moi le Benedicat vos !
Oui, pour mieux m'egorger, il prend mes propres armes.

Le prelat a ces mots verse un torrent de larmes.
Il veut, mais vainement, poursuivre son discours ;
Ses sanglots redoubles en arretent le cours.
Le zele Gilotin, qui prend part a sa gloire,
Pour lui rendre la voix, fait rapporter a boire :
Quand Sidrae, a qui l'age allonge le chemin,
Arrive dans la chambre, un baton a la main,
Ce vieillard dans le choeur a deja vu quatre ages ;
Il sait de tous les temps les differents usages :
Et son rare savoir, de simple marguillier,
L'eleva par degres au rang de chevecier.
A l'aspect du prelat qui tombe en defaillance,
Il devine son mal, il se ride, il s'avance ;
Et d'un ton paternel reprimant ses douleurs :

Laisse au chantre, dit-il, la tristesse et les pleurs,
Prelat ; et pour sauver tes droits et ton empire,
Ecoute seulement ce que le ciel m'inspire.
Vers cet endroit du choeur ou le chantre orgueilleux
Montre, assis a ta gauche, un front si sourcilleux,
Sur ce rang d'ais serres qui forment sa cloture
Fut jadis un lutrin d'inegale structure,
Dont les flancs elargis de leur vaste contour
Ombrageaient pleinement tous les lieux d'alentour.
Derriere ce lutrin, ainsi qu'au fond d'un antre,
A peine sur son banc on discernait le chantre :

Tandis qu'a l'autre banc le prelat radieux,
Decouvert au grand jour, attirait tous les yeux.
Mais un demon, fatal a cette ample machine,
Soit qu'une main la nuit eut hate sa ruine,
Soit qu'ainsi de tout temps l'ordonnat le destin,
Fit tomber a nos yeux le pupitre un matin.
J'eus beau prendre le ciel et le chantre a partie,
Il fallut l'emporter dans notre sacristie,
Ou depuis trente hivers, sans gloire enseveli,
Il languit tout poudreux dans un honteux oubli.
Entends-moi donc, Prelat. Des que l'ombre tranquille
Viendra d'un crepe noir envelopper la ville,
Il faut que trois de nous, sans tumulte et sans bruit,
Partent, a l'a faveur de la naissante nuit,
Et du lutrin rompu reunissant la masse,
Aillent d'un zele adroit le remettre en sa place.
Si le chantre demain ose le renverser,
Alors de cent arrêts tu peux le terrasser.
Pour soutenir tes droits, que le ciel autorise,
Abyme tout plutot : c'est l'esprit de l'Eglise ;
C'est par la qu'un prelat signale sa vigueur.
Ne borne pas ta gloire a prier dans un choeur :
Ces vertus dans Aleth peuvent etre en usage ;
Mais dans Paris, plaidons ; c'est la notre partage.
Tes benedictions, dans le trouble croissant,
Tu pourras les repandre et par vingt et par cent ;
Et, pour braver le chantre en son orgueil extreme,
Les repandre a ses yeux, et le benir lui-meme.

Ce discours aussitot frappe tous les esprits ;
Et le prelat charme l'approuve par des cris.
Il veut que, sur-le-champ, dans la troupe on choisisse
Les trois que Dieu destine a ce pieux office :
Mais chacun pretend part a cet illustre emploi.
Le sort, dit le prelat, vous servira de loi.
Que l'on tire au billet ceux que l'on doit elire.
Il dit, on obeit, on se presse d'ecrire.
Aussitot trente noms, sur le papier traces,
Sont au fond d'un bonnet par billets entasses.
Pour tirer ces billets avec moins d'artifice,
Guillaume, enfant de choeur, prete sa main novice :
Son front nouveau tondu, symbole de candeur,
Rougit, en approchant, d'une honnete pudeur.
Cependant le prelat, l'oeil au ciel, la main nue,
Benit trois fois les noms, et trois fois les remue.
Il tourne le bonnet : l'enfant tire et Brontin
Est le premier des noms qu'apporte le destin.
Le prelat en concoit un favorable augure
Et ce nom dans la troupe excite un doux murmure.
On se tait ; et bientot on voit paraître au jour
Le nom, le fameux nom du perruquier l'Amour.
Ce nouvel Adonis, a la blonde criniere,
Est l'unique souci d'Anne sa perruquiere :

Ils s'adorent l'un l'autre ; et ce couple charmant
S'unit longtemps, dit-on, avant le sacrement ;
Mais, depuis trois moissons, a leur saint assemblage
L'official a joint le nom de mariage.
Ce perruquier superbe est l'effroi du quartier,
Et son courage est peint sur son visage altier.
Un des noms reste encore et le prelat par grace
Une derniere fois les brouille et les ressasse.
Chacun croit que son nom est le dernier des trois.
Mais que ne dis-tu point, o puissant porte-croix,
Boirude, sacristain, cher appui de ton maitre,
Lorsqu'aux yeux du prelat tu vis ton nom paraître !
On dit que ton front jaune, et ton teint sans couleur,
perdit en ce moment son antique paleur ;
Et que ton corps goutteux, plein d'une ardeur guerriere,
Pour sauter au plancher fit deux pas en arriere.
Chacun benit tout haut l'arbitre des humains,
Qui remet leur bon droit en de si bonnes mains.
Aussitot on se leve ; et l'assemblee en foule,
Avec un bruit confus, par les portes s'ecoule.

Le prelat reste seul calme un peu son depit,
Et jusques au souper se couche et s'assoupit.

CHANT SECOND

Cependant cet oiseau qui prone les merveilles,
Ce monstre compose de bouches et d'oreilles,
Qui, sans cesse volant de climats en climats,
Dit partout ce qu'il sait et ce qu'il ne sait pas ;
La Renommee enfin, cette prompte courriere,
Va d'un mortel effroi glacer la perruquiere ;
Lui dit que son epoux, d'un faux zele conduit,
Pour placer un lutrin doit veiller cette nuit.

A ce triste recit, tremblante, desolee,
Elle accourt, l'oeil en feu, la tete echevelee,
Et trop sure d'un mal qu'on pense lui celer :

Oses-tu bien encor, traître, dissimuler ?
Dit-elle : et ni la foi que ta main m'a donnee,
Ni nos embrassements qu'a suivis l'hymenee,
Ni ton epouse enfin toute prete a perir,
Ne sauraient donc t'oter cette ardeur de courir ?
Perfide ! si du moins, a ton devoir fidele,
Tu veillais pour orner quelque tete nouvelle !

L'espoir d'un juste gain consolant ma longueur
Pourrait de ton absence adoucir la longueur.
Mais quel zele indiscret, quelle aveugle entreprise
Arme aujourd'hui ton bras en faveur d'une eglise ?
Ou vas-tu cher epoux, est-ce que tu me fuis ?
As-tu oublie tant de si douces nuits ?
Quoi ! d'un oeil sans pitie vois-tu couler mes larmes ?
Au nom de nos baisers jadis si plein de charmes,
Si mon coeur, de tout temps facile a tes desirs,
N'a jamais d'un moment differe tes plaisirs ;
Si pour te prodiguer mes plus tendres caresses,
Je n'ai point exige ni serments, ni promesses ;
Si toi seul a mon lit enfin eus toujours part ;
Differe au moins d'un jour ce funeste depart .

En achevant ces mots cette amante enflamnee
Sur un placet voisin tombe demi-pamee.
Son epoux s'en emeut, et son coeur eperdu
Entre deux passions demeure suspendu ;
Mais enfin rappelant son audace premiere :

Ma femme, lui dit-il d'une voix douce et fiere,
Je ne veux point nier les solides bienfaits
Dont ton amour prodigue a comble mes souhaits,
Et le Rhin de ses flots ira grossir la Loire
Avant que tes faveurs sortent de ma memoire ;
Mais ne presume pas qu'en te donnant ma foi
L'hymen m'ait pour jamais asservi sous ta loi.
Si le ciel en mes mains eut mis ma destinee,
Nous aurions fui tous deux le joug de l'hymenee ;
Et, sans nous opposer ces devoirs pretendus,
Nous gouterions encor des plaisirs defendus.
Cesse donc a mes yeux d'etaler un vain titre :
Ne m'ote pas l'honneur d'elever un pupitre,
Et toi-meme, donnant un frein a tes desirs,
Raffermiss la vertu qu'ebbranlent tes soupirs.
Que te dirai-je enfin ? C'est le ciel qui m'appelle,
Une eglise, un prelat m'engage en sa querelle,
Il faut partir : j'y cours. Dissipe tes douleurs ,
Et ne me trouble plus par ces indignes pleurs.

Il la quitte a ces mots. Son amante effaree
Demeure le teint pale, et la vue egaree :
La force l'abandonne ; et sa bouche, trois fois
Voulant le rappeler, ne trouve plus de voix.
Elle fuit, et de pleurs inondant son visage,
Seule pour s'enfermer vole au cinquieme etage.
Mais d'un bouge prochain accourant a ce bruit,
Sa servante Alizon la rattrape et la suit.

Les ombres cependant, sur la ville epandues,
Du faite des maisons descendent dans les rues .
Le souper hors du coeur chasse les chapelains,

Et de chantres buvant les cabarets sont pleins.
Le redoute Brontin, que son devoir eveille,
Sort a l'instant, charge d'une triple bouteille,
D'un vin dont Gilotin, qui savait tout prévoir,
Au sortir du conseil eut soin de le pourvoir.
L'odeur d'un jus si doux lui rend la faim moins rude.
Il est bientôt suivi du sacristain Boirude ;
Et tous deux, de ce pas, s'en vont avec chaleur
Du trop lent perruquier reveiller la valeur.
Partons, lui dit Brontin : déjà le jour plus sombre,
Dans les eaux s'éteignant, va faire place à l'ombre.
D'où vient ce noir chagrin que je lis dans tes yeux ?
Quoi ? le pardon sonnait te retrouve en ces lieux !
Ou donc est ce grand cœur dont tantôt l'allégresse
Semblait du jour trop long accuser la paresse ?
Marche, et suis nous du moins où l'honneur nous attend.

Le perruquier honteux rougit en l'écoutant.
Aussitôt de longs clous il prend une poignée :
Sur son épaule il charge une lourde cognée ;
Et derrière son dos, qui tremble sous le poids,
Il attache une scie en forme de carquois :
Il sort au même instant, il se met à leur tête.
À suivre ce grand chef l'un et l'autre s'apprete :
Leur cœur semble allumé d'un zèle tout nouveau ;
Brontin tient un maillet ; et Boirude un marteau.
La lune, qui du ciel voit leur démarche altière,
Retire en leur faveur sa paisible lumière.
La Discorde en sourit, et, les suivant des yeux,
De joie, en les voyant, pousse un cri dans les cieux.
L'air, qui gémit du cri de l'horrible déesse,
Va jusque dans Citeaux réveiller la Mollesse.
C'est là qu'en un dortoir elle fait son séjour :
Les Plaisirs nonchalants folatrent à l'entour ;
L'un petrit dans un coin l'embonpoint des chanoines ;
L'autre broie en riant le vermillon des moines :
La Volupté la sert avec des yeux dévots,
Et toujours le Sommeil lui verse des pavots.
Ce soir, plus que jamais, en vain il les redouble.
La Mollesse à ce bruit se réveille, se trouble :
Quand la Nuit, qui déjà va tout envelopper,
D'un funeste récit vient encore la frapper ;
Lui conte du prélat l'entreprise nouvelle :
Aux pieds des murs sacrés d'une sainte chapelle,
Elle a vu trois guerriers, ennemis de la paix,
Marcher à la faveur de ses voiles épais.
La Discorde en ces lieux menace de s'accroître :
Demain avec l'aurore un lutrin va paraître,
Qui doit y soulever un peuple de mutins :
Ainsi le ciel l'écrit au livre des destins.

À ce triste discours, qu'un long soupir achève,
La Mollesse, en pleurant, sur un bras se relève,

Ouvre un oeil languissant, et, d'un faible voix,
Laisse tomber ces mots qu'elle interrompt vingt fois :
O Nuit ! que m'as-tu dit ? quel demon sur la terre
Souffle dans tous les coeurs la fatigue et la guerre ?
Helas ! qu'est devenu ce temps, cet heureux temps,
Ou les rois s'honoraient du nom de faineants,
S'endormaient sur le trone, et me servant sans honte
Laisaient leur sceptre aux mains d'un maire ou d'un comte !
Aucun soin n'approchait de leur paisible cour :
On reposait la nuit, on dormait tout le jour.
Seulement au printemps, quand Flore dans les plaines
Faisait taire des vents les bruyantes haleines,
Quatre boeufs attelés, d'un pas tranquille et lent,
Promenaient dans Paris le monarque indolent.
Ce doux siecle n'est plus. Le ciel impitoyable
A place sur le trone un prince infatigable.
Il brave mes douceurs, il est sourd a ma voix :
Tous les jours il m'eveille du bruit de ses exploits.
Rien ne peut arreter sa vigilante audace :
L'ete n'a point de feux, l'hiver n'a point de glace.
J'entends a son seul nom tous mes sujets fremir
En vain deux fois la paix a voulu l'endormir ;
Loin de moi son courage, entraine par la gloire,
Ne se plait qu'a courir de victoire en victoire.
Je me fatiguerais de te tracer le cours
Des outrages cruels qu'il me fait tous les jours.
Je croyais, loin des lieux ou ce prince m'exile,
Que l'Eglise du moins m'assurait un asile.
Mais qu'en vain j'esperais y regner sans effroi :
Moines, abbes prieurs, tout s'arme contre moi.
Par mon exil honteux la Trappe est ennoblie ;
J'ai vu dans Saint Denys la reforme etablie ;
La Carme, le Feuillant, s'endurcit aux travaux ;
Et la regle deja se remet dans Clairvaux.
Citeaux dormait encor, et la sainte Chapelle
Conservait du vieux temps l'oisivete fidele :
Et voici qu'un lutrin, pret a tout renverser,
D'un sejour si cheri vient encor me chasser !
O toi, de mon repos, compagne aimable et sombre,
A de si noirs forfaits preteras-tu ton ombre ?
Ah ! Nuit, si tant de fois, dans les bras de l'amour,
Je t'admis aux plaisirs que je cachais au jour,
Du moins ne permets pas... La Mollesse oppressee
Dans sa bouche a ce mot sent sa langue glacee ;
Et, lasse de parler, succombant sous l'effort,
Soupire, etend les bras, ferme l'oeil et s'endort.

CHANT TROISIEME

Mais la nuit aussitot de ses ailes affreuses
Couvre des Bourguignons les campagnes vineuses,
Revole vers Paris, et, hatant son retour,
Deja de Mont-Lheri voit la fameuse tour.
Ses murs, dont le sommet se derobe a la vue,
Sur la cime d'un roc s'allongent dans la nue,
Et presentant de loin leur objet ennuyeux,
Du passant qui le fuit semblent le suivre des yeux.
Mille oiseaux effrayants, mille corbeaux funebres,
De ces murs desertes habitent les tenebres.
La, depuis trente hivers, un hibou retire
Trouvait contre le jour un refuge assure.
Des desastres fameux ce messenger fidele
Sait toujours des malheurs la premiere nouvelle,
Et, tout pret d'en semer le presage odieux,
Il attendait la nuit dans ces sauvages lieux.
Aux cris qu'a son abord vers le ciel il envoie,
Il rend tous ses voisins attristes de sa joie.
La plaintive Prognee de douleur en fremit ;
Et, dans les bois prochains, Philomene en gemit.
Suis-moi, lui dit la Nuit. L'oiseau plein d'allegresse
Reconnait a ce ton la voix de sa maitresse.
Il la suit : et tous deux, d'un cours precipite,
De Paris a l'instant ils abordent la cite ;
La, s'elancant d'un vol que le vent favorise,
Ils montent au sommet de la fatale eglise.
La Nuit baisse la vue, et, du haut du clocher,
Observe les guerriers, les regarde marcher.
Elle voit le barbier qui, d'une main legere,
Tient un verre de vin qui rit dans la fougere ;
Et chacun, tour a tour s'inondant de ce jus,
Celebrer, en riant, Gilotin et Bacchus.
Ils triomphent, dit-elle, et leur ame abusee
Se promet dans mon ombre une victoire aisee :
Mais allons ; il est temps qu'il connaissent la Nuit.
A ces mots, regardant le hibou qui la suit,
Elle perce les murs de la voute sacree ;
Jusqu'a la sacristie elle s'ouvre une entree
Et, dans le ventre creux du pupitre fatal,
Va placer de ce pas le sinistre animal.

Mais les trois champions, pleins de vin et d'audace,
Du palais cependant passent la grande place ;
Et, suivant de Bacchus les auspices sacres,
De l'auguste chapelle ils montent les degres.
Ils atteignaient deja le superbe portique
Ou Ribou le libraire, au fond de sa boutique,

Sous vingt fideles clefs, garde et tient en depot
L'amas toujours entier des ecrits de Haynaut :
Quand Boirude, qui voit que le peril approche,
Les arrete, et, tirant un fusil de sa poche,
Des veines d'un caillou, qu'il frappe au meme instant,
Il fait jaillir un feu qui petille en sortant ;
Et bientot, au brasier d'une meche enflamnee,
Montre, a l'aide du soufre, une cire allumee.
Cet astre tremblotant, dont le jour les conduit,
Est pour eux un soleil au milieu de la nuit.
Le temple a sa faveur est ouvert par Boirude :
Ils passent de la nef la vaste solitude,
Et dans la sacristie entrant, non sans terreur,
En percent jusqu'au fond la tenebreuse horreur.

C'est la que du lutrin git la machine enorme :
La troupe quelque temps en admire la forme.
Mais le barbier, qui tient les moments precieux :
Ce spectacle n'est pas pour amuser nos yeux,
Dit-il : ce temps est cher, portons-le dans le temple :
C'est la qu'il faut demain qu'un prelat le contemple.
Et d'un bras, a ces mots, qui peut tout ebranler,
Lui-meme, se courbant, s'apprete a le rouler.
Mais a peine il y touche, o prodige incroyable !
Que du pupitre sort une voix effroyable.
Brontin en est emu, le sacristain palit ;
Le perruquier commence a regretter son lit.
Dans son hardi projet toutefois il s'obstine ;
Lorsque des flanc poudreux de la vaste machine
L'oiseau sort en courroux, et, d'un cri menacant,
Acheve d'etonner le barbier fremissant :
De ses ailes dans l'air secouant la poussiere,
Dans la main de Boirude il eteint la lumiere.
Les guerriers a ce coup demeurent confondus ;
Ils regagnent la nef, de frayeur eperdus :
Sous leurs corps tremblotants leurs genoux s'affaiblissent,
D'une subite horreur leurs cheveux se herissent ;
Et bientot, au travers des ombres de la nuit,
Le timide escadron se dissipe et s'enfuit.

Ainsi lorsqu'en un coin, qui leur tient lieu d'asile,
D'ecoliers libertins une troupe indocile,
Loin des yeux d'un prefet au travail assidu
Va tenir quelquefois un brelan defendu :
Si du vaillant Argas la figure effrayante
Dans l'ardeur du plaisir a leurs yeux se presente,
Le jeu cesse a l'instant, l'asile est deserte,
Et tout fuit a grand pas le tyran redoute.

La Discorde, qui voit leur honteuse disgrace,
Dans les airs, cependant tonne, eclate, menace,
Et, malgre la frayeur dont leurs coeurs sont glaces,
S'apprete a reunir ses soldats disperses.

Aussitot de Sidrac elle emprunte l'image :
Elle ride son front, allonge son visage,
Sur un baton noueux laisse courber son corps,
Dont la chicane semble animer les ressorts ;
Prend un cierge en sa main, et d'une voix cassee,
Vient ainsi gourmander la troupe terrasee.

Laches, ou fuyez-vous ? quelle peur vous abat ?
Aux cris du vil oiseau vous cedez sans combat ?
Ou sont ces beaux discours jadis si pleins d'audace ?
Craignez-vous d'un hibou l'impuissante grimace ?
Que feriez-vous, hélas, si quelque exploit nouveau
Chaque jour, comme moi, vous trainait au barreau ;
S'il fallait, sans amis, briguant une audience,
D'un magistrat glace soutenir la presence,
Ou, d'un nouveau proces, hardi solliciteur,
Aborder sans argent un clerc de rapporteur ?
Croyez-moi, mes enfants, je vous parle a bon titre :
J'ai moi seul autrefois plaide tout un chapitre ;
Et le barreau n'a point de monstres si hagards,
Dont mon oeil n'ait cent fois soutenu les regards.
Tous les jours sans trembler j'assiegeais leurs passages.
L'Eglise etait alors fertile en grands courages :
Le moindre d'entre nous, sans argent, sans appui,
Eut plaide le prelat, et le chantre avec lui.
Le monde, de qui l'age avance les ruines,
Ne peut plus enfanter de ces ames divines :
Mais que vos coeurs, du moins, imitant leurs vertus,
De l'aspect d'un hibou ne soient pas abattus.
Songez quel deshonneur va souiller votre gloire,
Quand le chantre demain entendra sa victoire.
Vous verrez tous les jours le chanoine insolent,
Au seul mot de hibou, vous sourire en parlant.
Votre ame, a ce penser, de colere murmure :
Allez donc de ce pas en prevenir l'injure ;
Meritez les lauriers qui vous sont reserves,
Et ressouvenez-vous quel prelat vous servez.
Mais deja la fureur dans vos yeux etincelle.
Marchez, courez, volez ou l'honneur vous appelle.
Que le prelat, surpris d'un changement si prompt,
Apprenne la vengeance aussitot que l'affront.

En achevant ces mots, la deesse guerriere
De son pied trace en l'air un sillon de lumiere ;
rend aux trois champions leur intrepidite,
Et les laisse tout pleins de sa divinite.

C'est ainsi, grand Conde, qu'en ce combat celebre,
Ou ton bras fit trembler le Rhin, l'Escaut et l'Ebre,
Lorsqu'aux plaines de Lens nos bataillons poussees
Furent presque a tes yeux ouverts ou renversees,
Ta valeur, arretant les troupes fugitives,
Rallia d'un regard leurs cohortes craintives ;

Repandit dans leurs rangs ton esprit belliqueux,
Et forca la victoire a te suivre avec eux.

La colere a l'instant succedant a la crainte,
Ils rallument le feu de leur bougie eteinte :
Ils rentrent ; l'oiseau sort : l'escadron raffermi
Rit du honteux depart d'un si faible ennemi.
Aussitot dans le choeur la machine emportee
Est sur le banc du chantre a grand bruit remontee.
Ses ais demi-pourris, que l'age a relaches,
Sont a coups de maillet unis et rapproches.
Sous les coups redoubles tous les bancs retentissent,
Les murs en sont emus, les voutes en mugissent.
Et l'orgue meme en pousse un long gemissement.

Que fais-tu, chantre, hélas ! dans ce triste moment ?
Tu dors d'un profond somme, et ton coeur sans alarmes
Ne sait pas qu'on batit l'instrument de tes larmes !
Oh ! que si quelque bruit, par un heureux reveil,
T'annoncait du lutrin le funeste appareil ;
Avant que de souffrir qu'on en posat la masse,
Tu viendrais en apotre expirer dans ta place ;
Et, martyr glorieux d'un point d'honneur nouveau
Offrir ton corps aux clous et ta tete au marteau.

Mais deja sur ton banc la machine enclavee
Est, durant ton sommeil, a ta honte elevee.
Le sacristain acheve en deux coups de rabot ;
Et le pupitre enfin tourne sur son pivot.

CHANT QUATRIEME

Les cloches, dans les airs, de leurs voix argentines,
Appelaient a grand bruit les chantres a matines ;
Quand leur chef, agite d'un sommeil effrayant,
Encor tout en sueur se reveille en criant.
Aux elans redoubles de sa voix douloureuse,
Tous ses valets tremblants quittent la plume oiseuse ;
Le vigilant Girot court a lui le premier :
C'est d'un maitre si saint le plus digne officier ;
La porte dans le choeur a sa garde est commise :
Valet souple au logis, fier huissier a l'eglise.

Quel chagrin, lui dit-il, trouble votre sommeil ?
Quoi ! voulez-vous au choeur prevenir le soleil ?
Ah ! dormez, et laissez a des chantres vulgaires
Le soin d'aller sitot meriter leurs salaires.

Ami, lui dit le chantre encor pale d'horreur,
N'insulte point, de grace, a ma juste terreur :
Mele plutot ici tes soupirs a mes plaintes,
Et tremble en ecoutant le sujet de mes craintes.
Pour la seconde fois un sommeil gracieux
Avait sous ses pavots appesanti mes yeux ;
Quand, l'esprit enivre d'une douce fumee,
J'ai cru remplir au choeur ma place accoutumee.
La, triomphant aux yeux des chantres impuissant,
Je benissais le peuple, et j'avalais l'encens ;
Lorsque du fond cache de notre sacristie
Une epaisse nuee a longs flots est sortie,
Qui, s'ouvrant a mes yeux, dans un bleuatre eclat
M'a fait voir un serpent conduit par le prelat.
Du corps de ce dragon, plein de soufre et de nitre,
Une tete sortait en forme de pupitre,
Dont le triangle affreux, tout herisse de crins,
Surpassait en grosseur nos plus epais lutrins.
Anime par son guide, en sifflant il s'avance :
Contre moi sur mon banc je le vois qui s'elance.
J'ai crie, mais en vain : et, fuyant sa fureur,
Je me suis reveille plein de trouble et d'horreur.

Le chantre, s'arretant a cet endroit funeste,
A ses yeux effrayes laisse dire le reste.
Giroit en vain l'assure, et, riant de sa peur,
Nomme sa vision l'effet d'une vapeur :
Le desole vieillard, qui hait la raillerie,
Lui defend de parler, sort du lit en furie.
On apporte a l'instant ses somptueux habits,
Ou sur l'ouate molle eclata le tabis.
D'une longue soutane il endosse la moire,
Prend ses gants violets, les marques de sa gloire ;
Et saisit, en pleurant, ce rochet qu'autrefois
Le prelat trop jaloux lui roгна de trois doigts.
Aussitot d'un bonnet ornant sa tete grise,
Deja l'aumuce en main il marche vers l'eglise,
Et, hatant de ses ans l'importune langueur,
Court, vole, et, le premier, arrive dans le choeur.

O toi qui, sur ces bords qu'une eau dormante mouille
Vit combattre autrefois le rat et la grenouille ;
Qui, par les traits hardis d'un bizarre pinceau,
Mit l'Italie en feu pour la perte d'un seau ;
Muse, prete a ma bouche une voix plus sauvage,
Pour chanter le depot, la colere, la rage,
Que le chantre sentit allumer dans son sang
A l'aspect du pupitre eleve sur son banc.

D'abord pale et muet, de colere immobile,
A force de douleur, il demeura tranquille ;
Mais sa voix s'échappant au travers des sanglots
Dans sa bouche a la fin fit passage a ces mots :
La voila donc, Giroton, cette hydre epouvantable
Que m'a fait voir un songe, helas ! trop veritable !
Je le vois ce dragon tout pret a m'egorger,
Ce pupitre fatal qui me doit ombrager !
Prelat, que t'ai-je fait ? quelle rage envieuse
Rend pour me tourmenter ton ame ingenieuse ?
Quoi ! meme dans ton lit, cruel, entre deux draps,
Ta profane fureur ne se repose pas !
O ciel ! quoi ! sur mon banc une honteuse masse
Desormais me va faire un cachot de ma place !
Inconnu dans l'eglise, ignore dans ce lieu,
Je ne pourrai donc plus etre vu que de Dieu !
Ah ! plutot qu'un moment cet affront m'obscurcisse,
Renoncons a l'autel, abandonnons l'office ;
Et, sans laisser le ciel par de chants superflus,
Ne voyons plus un choeur ou l'on ne nous voit plus.
Sortons... Mais cependant mon ennemi tranquille
Jouira sur son banc de ma rage inutile,
Et verra dans le choeur le pupitre exhausse
Tourner sur le pivot ou sa main l'a place !
Non, s'il n'est abattu, je ne saurais plus vivre.
A moi, Giroton, je veux que mon bras l'en delivre.
Perissons s'il le faut, mais de ses ais brises
Entrainons, en mourant, les restes divises.

A ces mots, d'une main par la rage affermie,
Il saisissait deja la machine ennemie.
Lorsqu'en ce sacre lieu, par un heureux hasard,
Entre Jean le choriste, et le sonneur Girard
Deux Manseaux renommes, en qui l'experience
Pour les proces est jointe a la vaste science.
L'un et l'autre aussitot prend part a son affront.
Toutefois condamnant un mouvement trop prompt
Du lutrin, disent-ils, abattons la machine :
Mais ne nous chargeons pas tous seuls de sa ruine ;
Et que tantot, aux yeux du chapitre assemble,
Il soit sous trente mains en plein jour accable.

Ces mots des mains du chantre arrachent le pupitre.
J'y consens, leur dit-il ; assemblons le chapitre.
Allez donc de ce pas, par de saints hurlements,
Vous-memes appeler les chanoines dormants.
Partez. Mais ce discours les surprend et les glace.
Nous ! qu'en ce vain projet, pleins d'une folle audace,
Nous allions, dit Girard, la nuit nous engager !
De notre complaisance osez-vous l'exiger ?
He ! seigneur ! quand nos cris pourraient, du fond des rues,
De leurs appartements percer les avenues,
Reveiller ces valets autour d'eux etendus,

De leurs sacres repos ministres assidus,
Et penetrer des lits aux bruits inaccessibles ;
Pensez-vous, au moment que les ombres paisibles
A ces lits enchanteurs ont su les attacher.
Que la voix d'un mortel les en puisse arracher ?
Deux chantres feront-ils, dans l'ardeur de vous plaire,
Ce que depuis trente ans six cloches n'ont pu faire ?

Ah ! je vois bien ou tend tout ce discours trompeur,
Reprend le chaud vieillard : le prelat vous fait peur.
Je vous ai vus cent fois, sous sa main benissante,
Courber servilement une epaule tremblante.
He bien ! allez ; sous lui flechissez les genoux :
Je saurai reveiller les chanoines sans vous.
Viens, Girot, seul ami qui me reste fidele :
Prenons du saint jeudi la bruyante crecelle.
Suis-moi. Qu'a son lever le soleil aujourd'hui
trouve tout le chapitre eveille devant lui.

Il dit. Du fond poudreux d'une armoire sacree
Par les mains de Girot la crecelle est tiree.
Ils sortent a l'instant, et, par d'heureux efforts,
Du lugubre instrument font crier les ressorts.
Pour augmenter l'effroi, la Discorde infernale
Monte dans le palais, entre dans la grand'salle,
Et, du fond de cet antre, au travers de la nuit,
Fait sortir le demon du tumulte et du bruit.
Le quartier alarme n'a plus d'yeux qui sommeillent ;
Deja de toutes parts les chanoines s'eveillent
L'on croit que le tonnerre est tombe sur les toits,
Et que l'eglise brule une seconde fois ;
L'autre, encor agite de vapeurs plus funebres,
Pense etre au jeudi saint, croit que l'on dit tenebres,
Et deja tout confus, tenant midi sonne,
En soi-meme fremit de n'avoir point dine.

Ainsi, lorsque tout pret a briser cent murailles
Louis, la foudre en main abandonnant Versailles,
Au retour du soleil et des zephyrs nouveaux,
Fait dans les champs de Mars deployer les drapeaux ;
Au seul bruit repandu de sa marche etonnante,
Le Danube s'emeut, le Tage s'epouvante,
Bruxelles attend le coup qui la doit foudroyer,
Et le Batave encore est pret a se noyer.

Mais en vain dans leurs lits un juste effroi les presse :
Aucun ne laisse encor la plume enchanteresse.
Pour les en arracher Girot s'inquietant
Va crier qu'au chapitre un repas les attend.
Ce mot, dans tous les coeurs repand la vigilance.
Tout s'ebroule, tout sort, tout marche en diligence.
Ils courent au chapitre, et chacun se pressant
Flatte d'un doux espoir son appetit naissant.

Mais, o d'un dejeuner vaine et frivole attente !
A peine ils sont assis, que, d'une voix dolente,
Le chantré desole, lamentant son malheur,
Fait mourir l'appetit et naître la douleur.
Le seul chanoine Evrard, d'abstinence incapable,
Ose encor proposer qu'on apporte la table.
Mais il a beau presser, aucun ne lui repond :
Quand le premier rompant ce silence profond,
Alain tousse et se leve ; Alain, ce savant homme,
Qui de Bauny vingt fois a lu toute la somme,
Qui possede Abeli, qui sait tout Raconis,
Et meme entend, dit-on, le latin d'A-Kempis.

N'en doutez point, leur dit ce savant canoniste,
Ce coup part, j'en suis sur, d'une main janseniste.
Mes yeux en sont temoins : j'ai vu moi-meme hier
Entrer chez le prelat le chapelain Garnier.
Arnaud, cet heretique ardent a nous detruire,
Par ce ministre adroit tente de le seduire :
Sans doute il aura lu dans son saint Augustin
Qu'autrefois saint Louis erigea ce lutrin ;
Il va nous inonder des torrents de sa plume.
Il faut, pour lui repondre, ouvrir plus d'un volume.
Consultons sur ce point quelque auteur signale ;
Voyons si des lutrins Bauny n'a point parle
Etudions enfin, il en est temps encor ;
Et, pour ce grand projet, tantot des que l'aurore
Rallumera le jour dans l'onde enseveli,
Que chacun prenne en main le moelleux Abeli.

Ce conseil imprevu de nouveau les etonne :
Surtout le gras Evrard d'epouvante en frissonne.
Moi, dit-il, qu'a mon age, ecolier tout nouveau,
J'aille pour un lutrin me troubler le cerveau !
O le plaisant conseil ! Non, non, songeons a vivre :
Va maigrir, si tu veux, et secher sur un livre.
Pour moi, je lis la bible autant que l'alcoran :
Je sais ce qu'un fermier nous doit rendre par an ;
Sur quelle vigne a Reims nous avons hypothèque :
Vingt muids ranges chez moi font ma bibliotheque.
En placant un pupitre on croit nous rabaisser :
Mon bras seul sans latin saura le renverser.
Que m'importe qu'Arnaud me condamne ou m'approuve ?
J'abats ce qui me nuit partout ou je le trouve :
C'est la mon sentiments. A quoi bon tant d'apprets ?
Du reste dejeunons, messieurs, et buvons frais.

Ce discours, que soutient l'embonpoint du visage,
Retablit l'appetit, rechauffe le courage.
Mais le chantré surtout en parait rassure,
Oui, dit-il, le pupitre a deja trop dure.
Allons sur sa ruine assurer ma vengeance :
Donnons a ce grand oeuvre une heure d'abstinence,

Et qu'au retour tantot un ample dejeuner
Longtemps nous tienne a table, et s'unisse au diner.

Aussitot il se leve, et la troupe fidele
Par ces mots attirants sent redoubler son zele.
Ils marchent droit au coeur d'un pas audacieux.
Et bientot le lutrin se fait voir a leurs yeux.
A ce terrible objet aucun d'eux ne consulte,
Sur l'ennemi commun ils fondent en tumulte,
Ils sapent le pivot, qui se defend en vain ;
Chacun sur lui d'un coup veut honorer sa main.
Enfin sous tant d'efforts la machine succombe,
Et son corps entr'ouvert chancelle, eclate et tombe :
Tel sur les monts glaces des farouches Gelons
Tombe un chene battu des voisins aquilons ;
Ou tel, abandonne de ses poutres usees,
Fond enfin un vieux toit sous ses tuiles brises.
La masse est emportee, et ses ais arraches
Sont aux yeux des mortels chez le chantre caches.

CHANT CINQUIEME

L'Aurore cependant, d'un juste effroi troublee,
Des chanoines leves voit la troupe assemblee,
Et contemple longtemps, avec des yeux confus,
Ces visages fleuris qu'elle n'a jamais vus.
Chez Sidrac aussitot Brontin d'un pied fidele
Du pupitre abattu va porter la nouvelle.
Le vieillard de ses soins benit l'heureux succes,
Et sur le bois detruit batit mille proces.
L'espoir d'un doux tumulte echauffant son courage,
Il ne sent plus le poids ni les glaces de l'age ;
Et chez le tresorier, de ce pas, a grand bruit,
Vient eclater au jour les crimes de la nuit.

Au recit imprevu de l'horrible insolence,
Le prelat hors du lit impetueux s'elance
Vainement d'un breuvage a deux mains apporte
Gilotin avant tout le veut voir humecte :
Il veut partir a jeun. Il se peigne, il s'apprete ;
L'ivoire trop hate deux fois rompt sur sa tete,

Et deux fois de sa main le buis tombe en morceaux ;
Tel Hercule filant rompait tous les fuseaux,
Il sort demi-pare. Mais déjà sur sa porte
Il voit de saints guerriers une ardente cohorte,
Qui tous, remplis pour lui d'une égale vigueur,
Sont prêts, pour le servir, à désertir le chœur.
Mais le vieillard condamne un projet inutile.
Nos destins sont, dit-il, écrits chez la Sibylle :
Son antre n'est pas loin ; allons la consulter,
Et subissons la loi qu'elle nous va dicter.
Il dit : à ce conseil, ou la raison domine,
Sur ses pas au barreau la troupe s'achemine,
Et bientôt dans le temple, entend, non sans fremir,
De l'autre redoute les soupiraux gemir.

Entre ces vieux appuis dont l'affreuse grand'salle
Soutient l'énorme poids de sa voûte infernale,
Est un pilier fameux, des plaideurs respecté,
Et toujours de Normands à midi fréquenté.
Là, sur des tas poudreux de sacs et de pratique,
Hurle tous les matins une Sibylle étiquée :
On l'appelle Chicane ; et ce monstre odieux
Jamais pour l'équité n'eut d'oreilles ni d'yeux.
La Disette au teint blême, et la triste Famine,
Les Chagrins dévorants, et l'infâme Ruine,
Enfants infortunés de ses raffinements,
Troublent l'air d'alentour de longs gémissements.
Sans cesse feuilletant les lois et la coutume,
Pour consumer autrui, le monstre se consume ;
Et, dévorant maison, palais, châteaux entiers,
Rend pour des monceaux d'or de vains tas de papiers.
Sous le coupable effort de ta noire insolence,
Themis a vu cent fois chanceler sa balance.
Incessamment il va de détour en détour.
Comme un hibou, souvent il se dérobe au jour :
Tantôt, les yeux en feu, c'est un lion superbe ;
Tantôt, humble serpent, il se glisse sous l'herbe.
En vain, pour le dompter, le plus juste des rois
Fit régler le chaos des ténébreuses lois ;
Ses griffes vainement par Pussort accourcies,
Se rallongent déjà, toujours d'encre noircies ;
Et ses ruses, percant et digues et remparts,
Par cent brèches déjà rentrent de toutes parts.

Le vieillard humblement l'aborde et le salue,
Et faisant, avant tout, briller l'or à sa vue :
Reine des longs procès, dit-il, dont le savoir
Rend la force inutile, et les lois sans pouvoir,
Toi, pour qui dans le Mans le laboureur moissonne,
Pour qui naissent à Caen tous les fruits de l'automne :
Si, des mes premiers ans, heurtant tous les mortels,
L'encre a toujours pour toi coulé sur tes autels,
Daigne encore me connaître en ma saison dernière ;

D'un prelat qui t'implore exauce la priere.
Un rival orgueilleux, de sa gloire offense,
A detruit le lutrin par nos mains redresse.
Epuise en sa faveur ta science fatale :
Du digeste et du code ouvre-nous le dedale;
Et montre-nous cet art, connu de tes amis,
Qui, dans ses propres lois, embarrasse Themis.

La Sibylle, a ces mots, deja hors d'elle-meme,
Fait lire sa fureur sur son visage bleme,
Et, pleine du demon qui la vient oppresser,
Par ces mots etonnants tache a le repousser.

Chantres, ne craignez plus une audace insensee.
Je vois, je vois au choeur la masse replacee :
Mais il faut des combats. Tel est l'arret du sort,
Et surtout evitez un dangereux accord.

La bornant son discours, encor tout ecumante,
Elle souffle aux guerriers l'esprit qui la tourmente ;
Et dans leurs coeurs brulants de la soif de plaider
Verse l'amour de nuire, et la peur de ceder.

Pour tracer a loisir une longue requete,
A retourner chez soi leur brigade s'apprete.
Sous leurs pas diligents le chemin disparaît,
Et le pilier, loin d'eux, deja baisse et decroit.

Loin du bruit cependant les chanoines a table
Immolent trente mets a leur faim indomptable.
Leur appetit fougueux, par l'objet excite,
Parcourt tous les recoins d'un monstrueux pate ;
Par le sel irritant la soif est allumee :
Lorsque d'un pied leger la prompte Renommee,
Semant partout l'effroi, vient au chantre eperdu
Conter l'affreux detail de l'oracle rendu.
Il se leve, enflamme de muscat et de bile,
Et pretend a son tour consulter la Sibylle.
Evrard a beau gemir du repas deserte,
Lui-meme est au barreau par le nombre emporte.
Par les detours etroits d'une barriere oblique,
Ils gagnent les degres, et le perron antique
Ou sans cesse, etalant bons et mechants ecrits,
Barbin vend aux passants les auteurs a tout prix.

La le chantre a grand bruit arrive et se fait place,
Dans le fatal instant que, d'un egale audace,
Le prelat et sa troupe , a pas tumultueux,
Descendaient du palais l'escalier tortueux.
L'un et l'autre rival, s'arretant au passage,
Se mesure des yeux, s'observe, s'envisage ;
Une egale fureur anime les esprits :
Tels deux fougueux taureaux, de jalousie epris

Aupres d'une genisse au front large et superbe
Oubliant tous les jours le paturage et l'herbe,
A l'aspect l'un de l'autre, embrases, furieux,
Deja le front baisse, se menacent des yeux.
Mais Evrard, en passant coudoye par Boirude,
Ne sait point contenir son aigre inquietude ;
Il entre chez Barbin, et, d'un bras irrité,
Saisissant du Cyrus un volume écarté,
Il lance au sacristain le tome épouvantable.
Boirude fuit le coup : le volume effroyable
Lui rase le visage, et, droit dans l'estomac,
Va frapper en sifflant l'infortuné Sidrac.
Le vieillard, accablé de l'horrible Artamène,
Tombe aux pieds du prelat, sans pouls et sans haleine.
Sa troupe le croit mort, et chacun empresse
Se croit frappé du coup dont il le voit blessé.
Aussitôt contre Evrard vingt champions s'élancent ;
Pour soutenir leur choc les chanoines s'avancent.
La Discorde triomphe, et du combat fatal
Par un cri donne en l'air l'effroyable signal.

Chez le libraire absent tout entier, tout se mêle :
Les livres sur Evrard fondent comme la grêle
Qui, dans un grand jardin, a coups impétueux,
Abat l'honneur naissant des rameaux fructueux.
Chacun s'arme au hasard du livre qu'il rencontre :
L'un tient l'Édit d'amour, l'autre en saisit la Montre ;
L'un prend le seul Jonas qu'on ait vu relié ;
L'autre un Tasse français, en naissant oublié.
L'élève de Barbin, commis à la boutique,
veut en vain s'opposer à leur fureur gothique :
Les volumes, sans choix à la tête jetés,
Sur le perron poudreux volent de tous côtés :
La, près d'un Guarini, Terence tombe à terre ;
La, Xenophon dans l'air heurte contre un la Serre,
Oh ! que d'écrits obscurs, de livres ignorés,
Furent en ce grand jour de la poudre tirés !
Vous en fûtes tirés, Almerinde et Simandre :
Et toi, rebut du peuple, inconnu Caloandre,
Dans ton repos, dit-on, saisi par Gaillerbois,
Tu vis le jour alors pour la première fois.
Chaque coup sur la chair laisse une meurtrissure :
Déjà plus d'un guerrier se plaint d'une blessure.
D'un le Vayer épais Giraut est renversé :
Marineau, d'un Brebeuf à l'épaule blessé,
En sent par tout le bras une douleur amère,
Et maudit le Pharsale aux provinces si chères.
D'un Pinchène in-quarto Dodillon étourdi
A longtemps le teint pâle et le cœur affadi.
Au plus fort du combat le chapelain Garagne,
Vers le sommet du front atteint d'un Charlemagne,
(Des vers de ce poème effet prodigieux) !
Tout prêt à s'endormir, bâille, et ferme les yeux.

A plus d'un combattant la Clelie est fatale :
Girou dix fois par elle eclate et se signale.
Mais tout cede aux efforts du chanoine Fabri.
Ce guerrier, dans l'eglise aux querelles nourri,
Est robuste de corps, terrible de visage,
Et de l'eau dans son vin n'a jamais su l'usage.
Il terrasse lui seul et Guilbert et Grasset,
Et Gorillon la basse, et Grandin le fausset,
Et Gerbais l'agreable, et Guerin l'insipide.

Des chantres desormais la brigade timide
S'ecarte, et du palais regagne les chemins :
Telle, a l'aspect d'un loup, terreur des champs voisins,
Fuit d'agneaux effrayes une troupe belante ;
Ou tels devant Achille, aux campagnes de Xanthe,
Les Troyens se sauvaient a l'abri de leurs tours,
Quand Brontin a Boirude adresse ce discours :

Illustre porte-croix, par qui notre banniere
N'a jamais en marchant fait un pas en arriere,
Un chanoine lui seul triomphant du prelat
Du rochet a nos yeux ternira-t-il l'eclat ?
Non, non : pour te couvrir de sa main redoutable,
Accepte de mon corps l'epaisseur favorable.
Viens, et, sous ce rempart, a ce guerrier hautain
Fais voler ce Quinault qui me reste a la main.
A ces mots, il lui tend le doux et tendre ouvrage.
Le sacristain, bouillant de zele et de courage,
Le prend, se cache, approche, et, droit entre le syeux,
Frappe du noble escrit l'athlete audacieux.
Mais c'est pour l'ebanler une faible tempete,
Le livre sans vigueur mollit contre sa tete.
Le chanoine les voit, de colere embrase :
Attendez, leur dit-il, couple lache et ruse,
Et jugez si ma main, aux grands exploits novice,
Lance a mes ennemis un livre qui mollisse.
A ces mots il saisit un vieil Infortiat,
Grossi des visions d'Accurse et d'Alciat,
Inutile ramas de gothique ecriture,
Dont quatre ais mal unis formaient la couverture,
Entoure a demi d'un vieux parchemin noir,
Ou pendait a trois clous un reste de fermoir.
Sur l'ais qui le soutient aupres d'un Avicenne,
Deux des plus forts mortels l'ebanleraient a peine :
Le chanoine pourtant l'enleve sans effort,
Et, sur le couple pale et deja demi-mort,
Fait tomber a deux mains l'effroyable tonnerre.
Les guerriers de ce coup vont mesurer la terre,
Et, du bois et des clous meurtris et dechires,
Longtemps, loin du perron, roulent sur les degres.

Au spectacle etonnant de leur chute imprevue,
Le prelat pousse un cri qui penetre la nue.

Il maudit dans son coeur le demon des combats,
Et de l'horreur du coup il recule six pas.
Mais bientôt rappelant son antique prouesse
Il tire du manteau sa dextre vengeresse ;
Il part, et, de ses doigts saintement allonges,
Benit tous les passants, en deux files ranges.
Il sait que l'ennemi, que ce coup va surprendre,
Desormais sur ses pieds ne l'oserait attendre,
Et déjà voit pour lui tout ce peuple en courroux
Crier aux combattants : Profanes, a genoux !
Le chantre, qui de loin voit approcher l'orage,
Dans son coeur eperdu cherche en vain du courage :
Sa fierte l'abandonne, il tremble, il cede, il fuit.
Le long des sacres murs sa brigade le suit :
Tout s'ecarte a l'instant ; mais aucun n'en rechappe ;
Partout le doigt vainqueur les suit et les rattrape.
Evrard seul, en un coin prudemment retire,
Se croyait a couvert de l'insulte sacre :
Mais le prelat vers lui fait une marche adroite,
Il l'observe de l'oeil ; et tirant vers la droite,
Tout d'un coup tourne a gauche, et d'un bras fortune
Benit subitement le guerrier consterne.
Le chanoine, surpris de la foudre mortelle,
Se dresse, et leve en vain une tete rebelle ;
Sur ses genoux tremblants il tombe a cet aspect,
Et donne a la frayeur ce qu'il doit au respect.
Dans le temple aussitot le prelat plein de gloire
Va gouter les doux fruits de sa sainte victoire ;
Et de leur vain projet les chanoines punis
S'en retournent chez eux, eperdus et benis.

CHANT SIXIEME

Tandis que tout conspire a la guerre sacree,
La Piete sincere, aux Alpes retiree,
Du fond de son desert entend les tristes cris,
De ses sujets caches dans les murs de Paris.
Elle quitte a l'instant sa retraite divine
La Foi, d'un pas certain, devant elle chemine ;
L'Esperance au front gai l'appuie et la conduit ;
Et, la bourse a la main, la Charite la suit.
Vers Paris elle vole, et d'une audace sainte,

Vient aux pieds de Themis proferer cette plainte :

Vierge, effroi des mechants, appui de mes autels,
Qui, la balance en main, regle tous les mortels,
Ne viendrai-je jamais en tes bras salutaires
Que pousser des soupirs et pleurer mes miseres !
Ce n'est donc pas assez qu'au mepris de tes lois
L'Hypocrisie ait pris et mon nom et ma voix ;
Que, sous ce nom sacre, partout ses mains avares
Cherchent a me ravir crosses, mitres, tiars !
Faudra-t-il voir encor cent monstres furieux
Ravager mes etats usurpes a tes yeux !
Dans les temps orageux de mon naissant empire,
Au sortir de bapteme on courait au martyre.
Chacun, plein de mon nom, ne respirait que moi :
Le fidele, attentif aux regles de sa loi,
Fuyant des vanites la dangereuse amorce,
Aux honneurs appele, n'y montait que par force :
Ces coeurs, que les bourreaux ne faisaient point fremir,
A l'offre d'une mitre etaient prêts a gemir ;
Et, sans peur des travaux, sur mes traces divines
Couraient chercher le ciel au travers des epines.
Mais, depuis que l'Eglise eut, aux yeux des mortels,
De son sang en tous lieux cimenté ses autels,
Le calme dangereux succedant aux orages,
Une lache tiedeur s'empara des courages,
De leur zele brulant l'ardeur se ralentit.
Sous le joug des peches leur foi s'appesantit :
Le moine secoua la cilice et la haire,
Le chanoine indolent apprit a ne rien faire ;
Le prelat, par la brigue aux honneurs parvenu,
Ne sut plus qu'abuser d'un humble revenu,
Et pour toutes vertus fit, au dos d'un carrosse,
A cote d'une mitre armorier sa crosse ;
L'Ambition partout chassa l'Humilite ;
Dans la crasse du froc logea la Vanite.
Alors de tous les coeurs l'union fut detruite.
Dans mes cloitres sacres la Discorde introduite
Y batit de mon bien ses plus surs arsenaux ;
Traine tous mes sujets au pied des tribunaux.
En vain a ses fureurs j'opposai mes prieres ;
L'insolente, a mes yeux, marcha sous mes bannieres.
Pour comble de misere, un tas de faux docteurs
Vint flatter les peches de discours imposteurs ;
Infectant les esprits d'exécrables maximes,
Voulut faire a Dieu meme approuver tous les crimes.
Une servile peur leur tint lieu de charite,
Le besoin d'aimer Dieu passa pour nouveaute ;
Et chacun a mes pieds, conservant sa malice,
N'apporta de vertu que l'aveu de son vice.

Pour eviter l'affront de ces noirs attentats,
J'allai chercher le calme au sejour des frimas,

Sur ces monts entoures d'une eternelle glace
Ou jamais au printemps les hivers n'ont fait place.
Mais, jusques dans la nuit de mes sacres deserts,
Le bruit de mes malheurs fait retentir les airs.
Aujourd'hui meme encore une voix trop fidele
M'a d'un triste desastre apporte la nouvelle :
J'apprends que, dans ce temple ou le plus saint des rois
Consacra tout le fruit de ses pieux exploits,
Et signala pour moi sa pompeuse largesse,
L'implacable Discorde et l'infame Mollesse,
Foulant aux pieds les lois, l'honneur et le devoir,
Usurpent en mon nom le souverain pouvoir.
Souffriras-tu, ma soeur, une action si noire ?
Quoi ! ce temple, a ta porte, eleve pour ma gloire,
Ou jadis des humains j'attirais tous les voeux,
Sera de leurs combats le theatre honteux !
Non, non, il faut enfin que ma vengeance eclate :
Assez et trop longtemps l'impunite les flatte.
Prends ton glaive, et, fondant sur ces audacieux,
Viens aux yeux des mortels justifier les cieux.

Ainsi parle a sa soeur cette vierge enflammee :
La grace est dans ses yeux d'un feu pur allumee.
Themis sans differer lui promet son secours,
La flatte, la rassure et lui tient ce discours :

Chere et divine soeur, dont les mains secourables
Ont tant de fois seche les pleurs des miserables,
Pourquoi toi-meme, en proie a tes vives douleurs,
Cherches-tu sans raison a grossir tes malheurs ?
En vain de tes sujets l'ardeur est ralentie ;
D'un ciment eternel ton Eglise est batie,
Et jamais de l'enfer les noirs fremissements
N'en sauraient ebranler les fermes fondements.
Au milieu des combats, des troubles, des querelles,
Ton nom encor cheri vit au sein des fideles.
Crois-moi, dans ce lieu meme ou l'on veut t'opprimer,
Le trouble qui t'etonne est facile a calmer ;
Et, pour y rappeler la paix tant desiree,
Je vais t'ouvrir, ma soeur, une route assuree.
Prete-moi donc l'oreille, et retiens tes soupirs.

Vers ce temple fameux, si chers a tes desirs
Ou le ciel fut pour toi si prodigue en miracles,
Non loin de ce palais ou je rends mes oracles,
Est un vaste sejour des mortels revere,
Et de clients soumis a toute heure entoure,
La, sous le faix pompeux de ma pourpre honorable,
Veille au soin de ma gloire un homme incomparable,
Ariste, dont le Ciel et Louis ont fait choix
Pour regler ma balance et dispenser mes lois.
Par lui dans le barreau sur mon trone affermie
Je vois hurler en vain la chicane ennemie ;

Par lui la verite ne craint plus l'imposteur,
Et l'orphelin n'est plus devore du tuteur.
Mais pourquoi vainement t'en retracer l'image ?
Tu le connais assez : Ariste est ton ouvrage.
C'est toi qui le formas des ses plus jeunes ans :
Son merite sans tache est un de tes presents.
Tes divines lecons, avec le lait sucees,
Allumerent l'ardeur de ses nobles pensees.
Aussi son coeur, pour toi brulant d'un si beau feu,
N'en fit point dans le monde un lache desaveu ;
Et son zele hardi, toujours pret a paraitre,
N'alla point se cacher dans le sombres d'un cloitre.
Va le trouver, ma soeur a ton auguste nom,
Tout s'ouvrira d'abord en sa sainte maison.
Ton visage est connu de sa noble famille.
Tout y garde tes lois, enfants, soeurs, femme, fille.
Tes yeux d'un seul regard sauront le penetrer ;
Et, pour obtenir tout, tu n'as qu'a te montrer.

La s'arreta Themis. La Pieté charmée
Sent renaitre la joie en son ame calmée.
Elle court chez Ariste ; Et s'offrant a ses yeux :

Que me sert, lui dit-elle, Ariste qu'en tous lieux
Tu signales pour moi ton zele et ton courage,
Si la Discorde impie a ma porte m'outrage ?
Dans ces murs, autrefois si saints, si renommés,
A mes sacres autels font un profane insulte,
Remplissent tout d'effroi, de trouble et de tumulte.
De leur crime a leurs yeux va-t-en peindre l'horreur :
Sauve-moi, sauve-les de leur propre fureur.

Elle sort a ces mots. Le heros en priere
Demeure tout couvert de feux et de lumiere.
De la celeste fille il reconnait l'eclat,
Et mande au meme instant le chantre et le prelat.

Muse, c'est a ce coup que mon esprit timide
Dans sa course elevee a besoin qu'on le guide.
Pour chanter par quels soins, par quels nobles travaux
Un mortel sut flechir ces superbes rivaux.

Mais plutot, toi qui fis ce merveilleux ouvrage,
Ariste, c'est a toi d'en instruire notre age.
Seul tu peux reveler par quel art tout puissant
Tu rendis tout-a-coup le chantre obeissant.
Tu sais par quel conseil rassemblant le chapitre
Lui-meme, de sa main, reporta le pupitre ;
Et comment le prelat, de ses respects content,
Le fit du banc fatal enlever a l'instant.
Parle donc : c'est a toi d'eclaircir ces merveilles.
Il me suffit pour moi d'avoir su, par mes veilles
Jusqu'au sixieme chant pousser ma fiction,

Et fait d'un vain pupitre un second Ilion.
Finissons. Aussi bien, quelque ardeur qui m'inspire,
Quand je songe au heros qui me reste a decrire,
Qu'il faut parler de toi, mon esprit eperdu
Demeure sans parole, interdit, confondu.

Ariste, c'est ainsi qu'en ce senat illustre
Ou Themis, par tes soins, reprend son premier lustre,
Quand, la premiere fois, un athlete nouveau
Vient combattre en champ clos aux joutes du barreau,
Souvent sans y penser ton auguste presence
Troublant par trop d'eclat sa timide eloquence,
Le nouveau Ciceron, tremblant, decolore,
Cherche en vain son discours sur sa langue egare :
En vain, pour gagner temps, dans ses transes affreuses,
Traine d'un dernier mot les syllabes honteuses ;
Il hesite, il begaie ; et le triste orateur
Demeure enfin muet aux yeux du spectateur.

BOILEAU

*** END OF THE PROJECT GUTENBERG EBOOK, LE LUTRIN ***

This file should be named 7lutr10.txt or 7lutr10.zip
Corrected EDITIONS of our eBooks get a new NUMBER, 7lutr11.txt
VERSIONS based on separate sources get new LETTER, 7lutr10a.txt

Project Gutenberg eBooks are often created from several printed editions, all of which are confirmed as Public Domain in the US unless a copyright notice is included. Thus, we usually do not keep eBooks in compliance with any particular paper edition.

We are now trying to release all our eBooks one year in advance of the official release dates, leaving time for better editing. Please be encouraged to tell us about any error or corrections, even years after the official publication date.

Please note neither this listing nor its contents are final til midnight of the last day of the month of any such announcement. The official release date of all Project Gutenberg eBooks is at Midnight, Central Time, of the last day of the stated month. A preliminary version may often be posted for suggestion, comment and editing by those who wish to do so.

Most people start at our Web sites at:
<http://gutenberg.net> or

<http://promo.net/pg>

These Web sites include award-winning information about Project Gutenberg, including how to donate, how to help produce our new eBooks, and how to subscribe to our email newsletter (free!).

Those of you who want to download any eBook before announcement can get to them as follows, and just download by date. This is also a good way to get them instantly upon announcement, as the indexes our cataloguers produce obviously take a while after an announcement goes out in the Project Gutenberg Newsletter.

<http://www.ibiblio.org/gutenberg/etext03> or
<ftp://ftp.ibiblio.org/pub/docs/books/gutenberg/etext03>

Or /etext02, 01, 00, 99, 98, 97, 96, 95, 94, 93, 92, 91 or 90

Just search by the first five letters of the filename you want, as it appears in our Newsletters.

Information about Project Gutenberg (one page)

We produce about two million dollars for each hour we work. The time it takes us, a rather conservative estimate, is fifty hours to get any eBook selected, entered, proofread, edited, copyright searched and analyzed, the copyright letters written, etc. Our projected audience is one hundred million readers. If the value per text is nominally estimated at one dollar then we produce \$2 million dollars per hour in 2002 as we release over 100 new text files per month: 1240 more eBooks in 2001 for a total of 4000+ We are already on our way to trying for 2000 more eBooks in 2002 If they reach just 1-2% of the world's population then the total will reach over half a trillion eBooks given away by year's end.

The Goal of Project Gutenberg is to Give Away 1 Trillion eBooks! This is ten thousand titles each to one hundred million readers, which is only about 4% of the present number of computer users.

Here is the briefest record of our progress (* means estimated):

eBooks Year Month

1 1971 July
10 1991 January
100 1994 January
1000 1997 August
1500 1998 October
2000 1999 December
2500 2000 December
3000 2001 November
4000 2001 October/November

6000 2002 December*
9000 2003 November*
10000 2004 January*

The Project Gutenberg Literary Archive Foundation has been created to secure a future for Project Gutenberg into the next millennium.

We need your donations more than ever!

As of February, 2002, contributions are being solicited from people and organizations in: Alabama, Alaska, Arkansas, Connecticut, Delaware, District of Columbia, Florida, Georgia, Hawaii, Illinois, Indiana, Iowa, Kansas, Kentucky, Louisiana, Maine, Massachusetts, Michigan, Mississippi, Missouri, Montana, Nebraska, Nevada, New Hampshire, New Jersey, New Mexico, New York, North Carolina, Ohio, Oklahoma, Oregon, Pennsylvania, Rhode Island, South Carolina, South Dakota, Tennessee, Texas, Utah, Vermont, Virginia, Washington, West Virginia, Wisconsin, and Wyoming.

We have filed in all 50 states now, but these are the only ones that have responded.

As the requirements for other states are met, additions to this list will be made and fund raising will begin in the additional states. Please feel free to ask to check the status of your state.

In answer to various questions we have received on this:

We are constantly working on finishing the paperwork to legally request donations in all 50 states. If your state is not listed and you would like to know if we have added it since the list you have, just ask.

While we cannot solicit donations from people in states where we are not yet registered, we know of no prohibition against accepting donations from donors in these states who approach us with an offer to donate.

International donations are accepted, but we don't know ANYTHING about how to make them tax-deductible, or even if they CAN be made deductible, and don't have the staff to handle it even if there are ways.

Donations by check or money order may be sent to:

Project Gutenberg Literary Archive Foundation
PMB 113
1739 University Ave.
Oxford, MS 38655-4109

Contact us if you want to arrange for a wire transfer or payment method other than by check or money order.

The Project Gutenberg Literary Archive Foundation has been approved by the US Internal Revenue Service as a 501(c)(3) organization with EIN [Employee Identification Number] 64-622154. Donations are tax-deductible to the maximum extent permitted by law. As fund-raising requirements for other states are met, additions to this list will be made and fund-raising will begin in the additional states.

We need your donations more than ever!

You can get up to date donation information online at:

<http://www.gutenberg.net/donation.html>

If you can't reach Project Gutenberg,
you can always email directly to:

Michael S. Hart <hart@pobox.com>

Prof. Hart will answer or forward your message.

We would prefer to send you information by email.

****The Legal Small Print****

(Three Pages)

*****START**THE SMALL PRINT!**FOR PUBLIC DOMAIN EBOOKS**START*****

Why is this "Small Print!" statement here? You know: lawyers. They tell us you might sue us if there is something wrong with your copy of this eBook, even if you got it for free from someone other than us, and even if what's wrong is not our fault. So, among other things, this "Small Print!" statement disclaims most of our liability to you. It also tells you how you may distribute copies of this eBook if you want to.

***BEFORE!* YOU USE OR READ THIS EBOOK**

By using or reading any part of this PROJECT GUTENBERG-tm eBook, you indicate that you understand, agree to and accept this "Small Print!" statement. If you do not, you can receive a refund of the money (if any) you paid for this eBook by sending a request within 30 days of receiving it to the person you got it from. If you received this eBook on a physical medium (such as a disk), you must return it with your request.

ABOUT PROJECT GUTENBERG-TM EBOOKS

This PROJECT GUTENBERG-tm eBook, like most PROJECT GUTENBERG-tm eBooks, is a "public domain" work distributed by Professor Michael S. Hart

through the Project Gutenberg Association (the "Project"). Among other things, this means that no one owns a United States copyright on or for this work, so the Project (and you!) can copy and distribute it in the United States without permission and without paying copyright royalties. Special rules, set forth below, apply if you wish to copy and distribute this eBook under the "PROJECT GUTENBERG" trademark.

Please do not use the "PROJECT GUTENBERG" trademark to market any commercial products without permission.

To create these eBooks, the Project expends considerable efforts to identify, transcribe and proofread public domain works. Despite these efforts, the Project's eBooks and any medium they may be on may contain "Defects". Among other things, Defects may take the form of incomplete, inaccurate or corrupt data, transcription errors, a copyright or other intellectual property infringement, a defective or damaged disk or other eBook medium, a computer virus, or computer codes that damage or cannot be read by your equipment.

LIMITED WARRANTY; DISCLAIMER OF DAMAGES

But for the "Right of Replacement or Refund" described below, [1] Michael Hart and the Foundation (and any other party you may receive this eBook from as a PROJECT GUTENBERG-tm eBook) disclaims all liability to you for damages, costs and expenses, including legal fees, and [2] YOU HAVE NO REMEDIES FOR NEGLIGENCE OR UNDER STRICT LIABILITY, OR FOR BREACH OF WARRANTY OR CONTRACT, INCLUDING BUT NOT LIMITED TO INDIRECT, CONSEQUENTIAL, PUNITIVE OR INCIDENTAL DAMAGES, EVEN IF YOU GIVE NOTICE OF THE POSSIBILITY OF SUCH DAMAGES.

If you discover a Defect in this eBook within 90 days of receiving it, you can receive a refund of the money (if any) you paid for it by sending an explanatory note within that time to the person you received it from. If you received it on a physical medium, you must return it with your note, and such person may choose to alternatively give you a replacement copy. If you received it electronically, such person may choose to alternatively give you a second opportunity to receive it electronically.

THIS EBOOK IS OTHERWISE PROVIDED TO YOU "AS-IS". NO OTHER WARRANTIES OF ANY KIND, EXPRESS OR IMPLIED, ARE MADE TO YOU AS TO THE EBOOK OR ANY MEDIUM IT MAY BE ON, INCLUDING BUT NOT LIMITED TO WARRANTIES OF MERCHANTABILITY OR FITNESS FOR A PARTICULAR PURPOSE.

Some states do not allow disclaimers of implied warranties or the exclusion or limitation of consequential damages, so the above disclaimers and exclusions may not apply to you, and you may have other legal rights.

INDEMNITY

You will indemnify and hold Michael Hart, the Foundation, and its trustees and agents, and any volunteers associated with the production and distribution of Project Gutenberg-tm texts harmless, from all liability, cost and expense, including legal fees, that arise directly or indirectly from any of the following that you do or cause: [1] distribution of this eBook, [2] alteration, modification, or addition to the eBook, or [3] any Defect.

DISTRIBUTION UNDER "PROJECT GUTENBERG-tm"

You may distribute copies of this eBook electronically, or by disk, book or any other medium if you either delete this "Small Print!" and all other references to Project Gutenberg, or:

[1] Only give exact copies of it. Among other things, this requires that you do not remove, alter or modify the eBook or this "small print!" statement. You may however, if you wish, distribute this eBook in machine readable binary, compressed, mark-up, or proprietary form, including any form resulting from conversion by word processing or hypertext software, but only so long as *EITHER*:

[*] The eBook, when displayed, is clearly readable, and does *not* contain characters other than those intended by the author of the work, although tilde (~), asterisk (*) and underline (_) characters may be used to convey punctuation intended by the author, and additional characters may be used to indicate hypertext links; OR

[*] The eBook may be readily converted by the reader at no expense into plain ASCII, EBCDIC or equivalent form by the program that displays the eBook (as is the case, for instance, with most word processors); OR

[*] You provide, or agree to also provide on request at no additional cost, fee or expense, a copy of the eBook in its original plain ASCII form (or in EBCDIC or other equivalent proprietary form).

[2] Honor the eBook refund and replacement provisions of this "Small Print!" statement.

[3] Pay a trademark license fee to the Foundation of 20% of the gross profits you derive calculated using the method you already use to calculate your applicable taxes. If you don't derive profits, no royalty is due. Royalties are payable to "Project Gutenberg Literary Archive Foundation" the 60 days following each date you prepare (or were

legally required to prepare) your annual (or equivalent periodic) tax return. Please contact us beforehand to let us know your plans and to work out the details.

WHAT IF YOU *WANT* TO SEND MONEY EVEN IF YOU DON'T HAVE TO?

Project Gutenberg is dedicated to increasing the number of public domain and licensed works that can be freely distributed in machine readable form.

The Project gratefully accepts contributions of money, time, public domain materials, or royalty free copyright licenses.

Money should be paid to the:

"Project Gutenberg Literary Archive Foundation."

If you are interested in contributing scanning equipment or software or other items, please contact Michael Hart at:
hart@pobox.com

[Portions of this eBook's header and trailer may be reprinted only when distributed free of all fees. Copyright (C) 2001, 2002 by Michael S. Hart. Project Gutenberg is a TradeMark and may not be used in any sales of Project Gutenberg eBooks or other materials be they hardware or software or any other related product without express permission.]

*END THE SMALL PRINT! FOR PUBLIC DOMAIN EBOOKS*Ver.02/11/02*END*

se, a copy of the

eBook in its original plain ASCII form (or in EBCDIC

or other equivalent proprietary form).

[2] Honor the eBook refund and replacement provisions of this

"Small Print!" statement.

[3] Pay a trademark license fee to the Foundation of 20% of the

gross profits you derive calculated using the method you

already use to calculate your applicable taxes. If you

don't derive profits, no royalty is due. Royalties are

payable to "Project Gutenberg Literary Archive Foundation"

the 60 days following each date you prepare (or were

legally required to prepare) your annual (or equivalent
periodic) tax return. Please contact us beforehand to
let us know your plans and to work out